

BARREAU DE TOULOUSE

Séance solennelle d'ouverture
de la
Conférence du Stage

10 JANVIER 1970

Discours de M. le Bâtonnier Gabriel MARTY

Eloge de M^e Théodore SUDRE

par M^e François WIEHN

Lauréat de la Conférence du Stage - Médaille d'or - Prix Henri-Ebelot

A PROPOS DE L'ART DE VIVRE
EN CHINE TRADITIONNELLE

par M^e N'GUYEN VAN PHONG

Lauréat de la Conférence du Stage - Prix Alexandre-Fourtanier

Imprimerie spéciale de la GAZETTE DES TRIBUNAUX DU MIDI
28, allée Jean-Jaurès — TOULOUSE
1970

« A propos de l'art de vivre en Chine traditionnelle »

par M^e N'GUYEN-VAN Phong

Lauréat de la Conférence du Stage

Prix Alexandre-Fourtanier

MONSIEUR LE PREMIER PRÉSIDENT,
MONSIEUR LE PROCUREUR GÉNÉRAL,
MONSIEUR LE BATONNIER,
MESDAMES, MESSIEURS,
MES CHERS CONFRÈRES,

L'Orient et plus spécialement peut-être la Chine ont toujours exercé une grande fascination sur l'Europe. Dès le XIII^{me} siècle, le Vénitien Marco Polo parcourt, pour le compte des Mongols, le Cathay (Chine du Nord) et le Mangi (Chine du Sud). A peu près à la même époque, les franciscains fondent le premier évêché de Pékin et plus tard, vers le milieu du XVI^{me} siècle, les premiers jésuites partent à la conquête spirituelle et temporelle de l'Extrême Orient. C'est à travers les écrits de ces derniers, certes remplis d'erreurs grossières et d'incompréhensions, que l'Europe a commencé à s'intéresser à la Chine et ce sont ces témoignages sans doute quelque peu suspects qui seront à l'origine de la découverte du vaste empire par les encyclopédistes français et les humanistes allemands du XVIII^{me} siècle.

Il est sans doute bien difficile de saisir et de pénétrer la pensée asiatique dans toutes ses complexités et ses nuances et il n'en est pour preuve que les interprétations trop souvent erronées qui ont été écrites à son sujet au cours des temps. Si nous disposons toutefois à l'heure actuelle d'une documentation, de traductions et d'ouvrages d'analyse beaucoup plus sérieux, il n'en demeure pas

moins que les controverses subsistent même parmi les noms qui font le plus autorité dans la pratique de cette science et qu'à la lecture de ces études il reste en nous un sentiment d'insatisfaction intellectuelle.

Claude Roy, dans une introduction qu'il intitule fort modestement « Essai sur mon ignorance de la poésie chinoise », s'interroge ainsi :

« Après avoir franchi... la porte de bois de l'histoire et de la géographie, la porte de fer de l'écriture, la porte de bronze de la langue et des tons, la porte d'argent des références littéraires, la porte d'or de la philosophie et de la morale, du taoïsme, de la sagesse chinoise, la porte de cristal est-elle devant nous ? », cette porte de cristal qui ouvre sur la compréhension du poème, sublimation de toute la pensée orientale.

Nous mettrons donc en exergue de notre propos, pour nous faire pardonner son insuffisance et notre hardiesse, la pensée suivante de Confucius : « Si tu connais la chose, agis en homme qui la connaît, si tu ne connais pas la chose, reconnais que tu ne la connais pas. C'est cela le savoir », ainsi que celle de Socrate : « Tout ce que je sais c'est que je ne sais rien ».

Les deux hommes considérés comme les plus vertueux du monde païen « ayant su faire descendre la philosophie du ciel sur la terre », selon l'expression d'Etiemble, se rejoignent ici providentiellement.

Ayant toutefois choisi malgré la difficulté, de vous faire timidement entrevoir quelques aspects de la pensée traditionnelle chinoise, il est dans notre intention de le faire, à travers ses prolongements humains et sociaux.

Lorsque Marcel Granet nous dit que « plutôt qu'une philosophie la Chine ancienne a possédé une sagesse » et que « cette sagesse toute pénétrée d'un sentiment concret de la nature, est résolument humaniste », nous pouvons lui accorder tout notre crédit.

Il est nécessaire, à notre sens, pour l'intelligence de l'exposé, de tracer en quelques traits brefs le caractère original de la pensée orientale. Essentiellement concrète, elle nous apparaît dépouillée de toute idée de transcendance. Les notions destinées à ordonner la pensée sont exprimées ici par des symboles, des emblèmes, des représentations graphiques ou diagrammes. Le temps, caractérisé par sa nature cyclique est, de ce fait, représenté par un cercle, alors que l'espace l'est par un carré. Ces emblèmes étaient d'ailleurs dotés, selon une croyance bien établie, d'un pouvoir sur la réalité et l'on disait que l'individu qui en

possédait un pouvoir agir sur l'idée ou l'élément que celui-ci représentait. Dans ce contexte, il est aisé de comprendre l'importance de l'art divinatoire et le soin mis à la recherche des signes précurseurs, surtout les plus rares et les plus furtifs qui précèdent, semble-t-il, tout événement. Ainsi l'oiseau qui détruit son nid fournit l'indice physique et moral d'un malaise dans l'Empire, d'autant plus inquiétant d'ailleurs que le sentiment de piété domestique fait défaut chez les animaux les plus humbles.

Le principe de causalité qui constitue l'assise essentielle de la pensée occidentale ne saurait ici avoir de place. Si certains phénomènes physiques ou spirituels paraissent liés, ce n'est pas par une relation de cause à effet, mais comme le sont l'endroit et l'envers, l'écho et le son, l'ombre et la lumière. Les Chinois se contentent d'enregistrer, d'inventorier, de classer, plus d'ailleurs qu'une succession de phénomènes, des alternances d'aspects. Leur représentation du monde est à base de Yang et de Ying qui ne sont pas des contraires mais des contrastes, se manifestant par alternance et se complétant.

Le yang c'est le ciel, le soleil, la lumière.

Le ying c'est la terre, la lune, l'obscurité.

Le yang c'est ce qui accélère, le ying c'est ce qui freine.

Le yang c'est l'action, le ying la torpeur.

Ces notions dictent la conduite des Chinois, notamment dans le domaine de la médecine traditionnelle et plus particulièrement dans cette science encore obscure pour les Occidentaux que constitue l'acupuncture. Tout comme notre planète, notre corps subit l'influence des forces extérieures venues de l'infini qui le pénètrent et le modèlent sans cesse.

Il ne peut y avoir de vie sans énergie. Et cette énergie dont dépend l'existence de notre organisme ne serait, d'après la médecine, que la résultante de deux forces : le yang et le ying. Ces forces parcourent tout le corps humain et réalisent une véritable circulation interne d'énergie que les Chinois dénomment *king* et que nous appelons « méridiens ». Si ces deux forces s'équilibrent, un état de bonne santé s'établit, mais s'il y a rupture et si de l'une ou de l'autre une seule prédomine, le trouble survient et la maladie apparaît bien vite.

Cette conception bipartite du monde d'où sont absentes d'ailleurs les notions de genre et d'espèce, imprime au mode de vie un certain rythme. Toute l'organisation sociale est conditionnée par la succession des saisons et des phénomènes naturels qui constituent les « signaux rustiques » auxquels obéissent les manifestations aussi bien populaires qu'impériales. La marche du souverain

faisant le tour de l'Empire en est un bel exemple. Tous les cinq ans, le roi parcourt les fiefs de son Etat. Il règle sa marche de façon à se trouver à l'est à l'équinoxe de printemps, au sud au solstice d'été, en plein ouest au cœur de l'automne, au nord au plein de l'hiver. Il harmonise ainsi temps et espace.

Un des grands mérites de la pensée chinoise est de n'avoir jamais dissocié, semble-t-il, l'humain du naturel. Une croyance tenace veut en effet que l'homme et la nature ne forment pas ici deux règnes séparés, mais une société unique. Les notions de macrocosme et de microcosme font de l'individu la reproduction exacte de l'Univers. La conformation des êtres humains reproduit l'architecture du monde. Ainsi, le ciel accomplit son mouvement circulaire en quatre saisons formées chacune de trois mois ; l'individu possède quatre membres formés chacun de trois parties. Le vent et la pluie s'ébattent dans l'univers, en nous s'étendent le souffle et le sang. Qui connaît l'homme connaît donc le monde et sa structure. Nul besoin d'élaborer des sciences spéciales, le savoir est ici un, total.

Tout naturellement, cette pensée nous conduit vers des êtres qui ont le sens de l'harmonie cosmique, sociale, individuelle. L'Asiatique atteint, par le cheminement du Tao, la connaissance et, partant, la sérénité qui font sa force. Ce Tao qui constitue la voie suprême, le but très élevé vers lequel doit tendre le sage, l'homme le découvre en lui-même, sans le secours de la métaphysique, par l'absorption contemplative de ce qui est éternel et l'identification avec la nature. Pour le sage chinois le temps ne compte pas. Sa patience n'a d'égale que sa persévérance. Ne nous étonnons pas de voir représenté sur les gravures antiques l'un des plus illustres d'entre eux, Lao Tseu, juché sur un buffle, symbole de la rumination.

Cette philosophie ignore le péché originel et la morale y tient le rôle que la religion occupe en Occident. Le bouddhisme, un des trois grands courants de pensée de ce pays, se présente essentiellement comme une discipline morale, selon André Migot. Il importe de savoir que, selon cette doctrine, le monde terrestre ne procure aucune joie véritable, et que toute vie est souffrance. Toutefois, si Boudha enseigne que la souffrance est inhérente à la nature humaine, il donne également le moyen d'y échapper par le détachement, la pauvreté, la vertu, la bienveillance envers toutes les créatures. Se tenir droit devant les épreuves et la destinée, ne jamais se plaindre ni gémir mais, selon la sagesse taoïste, se faire tout petit, dépouillé, humble et infiniment souple, afin de ne pas attirer sur soi le malheur et le tourment, tel est l'idéal humain selon la tradition chinoise.

Claude Roy nous dit « qu'on peut lire cent mille poèmes chinois sans jamais rencontrer ni un appel, ni une prière, ni un reproche, ni une interrogation, ni un défi adressé au Père autoritaire ou bienveillant ». Cela ne veut pas dire que l'Asiatique subisse comme une fatalité la loi du monde et accompagne sa sagesse d'un certain renoncement. Nombreux sont les exemples dans l'histoire de la Chine des plus grands parmi les sages qui ont été exilés, répudiés par leur empereur pour ne s'être pas pliés à sa volonté ou à sa loi dès lors qu'elle était considérée comme injuste ou irraisonnable. Confucius enseigne et recommande d'ailleurs la résistance au souverain ou aux parents, si ces derniers s'égarèrent. Il faut dire que le plus souvent, le Chinois insère sa manière d'agir dans une apparente et trompeuse passivité qui lui permet, en réalité, d'utiliser contre son interlocuteur ou adversaire la propre force de celui-ci ou ses propres arguments. Le jiu-jitsu, méthode de lutte asiatique, procède de cette stratégie. De ce processus de pensée est né sans doute un goût prononcé pour le compromis utilisé couramment au cours des spéculations intellectuelles ou matérielles.

Un aphorisme chinois nous dit ceci : « Si l'on dit à des Chinois cette pièce est trop sombre, il faut pratiquer une fenêtre dans le mur, ils protestent et refusent avec véhémence ; mais si on leur dit enlevons le toit, ils se mettent à chercher un compromis et finissent par suggérer : pratiquons donc une fenêtre dans le mur ».

Il est important de souligner en passant que cet art de vivre qui se manifeste à travers les écrits ou les traditions orales des sages, des philosophes ou des artistes, n'est pas seulement le privilège d'une certaine classe mais qu'au travers d'une vulgarisation toute poétique, son enseignement est mis à la disposition des plus humbles. Les proverbes, les chansons populaires sont tout imprégnés d'une sagesse dont chacun peut faire son profit. Ainsi le plus déshérité d'entre eux sait que « l'univers est contenu dans chaque goutte de pluie », que « chaque quartier d'orange a le même goût que l'orange entière », que « arc trop tendu, effort perdu, épée trop aiguisée, lame vite usée, or trop accumulé, maître volé ».

Le paysan sait tirer de l'observation quotidienne de la vie campagnarde mille exemples de sagesse. Il n'est qu'à considérer le hérisson dans le fossé : « en route il ressemble à une pelote d'épingles en mouvement, arrêté il est rond comme une châtaigne, mais ne méprisez surtout pas sa petitesse, qui oserait le frapper du poing ? »

Le grand mérite, a-t-on déjà dit, de la pensée chinoise, est de n'avoir jamais dissocié l'humain du naturel, mais c'est aussi d'avoir toujours conçu l'humain en passant par le social.

Sans doute, les notions d'ordre, de hiérarchie, d'efficience y sont essentielles. Nous touchons ici à un domaine que Confucius a fortement marqué de son empreinte, et si on lui a bien souvent reproché de n'être qu'un moraliste prosaïque, il n'en demeure pas moins que le mérite lui revient d'avoir donné à la Chine sa première structure sociale et d'avoir contribué à la formation d'êtres harmonieux. Le grand maître disait à ses disciples « qu'autant que l'extérieur, l'intérieur se cultive » mais que pour ce faire, la vertu est essentielle car « qui peut sculpter le bois pourri, qui peut crépir un mur de boue ou de fumier ? »

« Plus de vertus naïves que de manières, tu es un rustre ; plus de manières que de vertus naïves, tu es un cuistre ; autant de manières que de vertus naïves, voilà l'homme de qualité » disait-il encore. L'homme vertueux de Maître K'ong a pu être rapproché de « l'honnête homme » du XVIII^{me} siècle. Certes, il y a du vrai dans cette association, mais qu'il nous soit permis de penser que le sage issu de la morale confucéenne est aussi autre chose.

Confucius a introduit en Chine, dans une société féodale où régnait l'anarchie, un code oral des relations publiques. Il disait que le comportement d'un homme doit s'accorder avec la position qu'il occupe et appelait cela la « justification des noms ». Pour lui, chacun doit vivre selon sa fonction dans la société : « que le prince agisse en prince, le ministre en ministre, le père en père, le fils en fils ». Ici l'étiquette qui constitue un savoir agissant, occupe une place primordiale.

Aucun aspect de la vie sociale n'a échappé à Confucius. Il traite aussi bien les rapports entre amis « Avertir nos amis avec franchise mais sans rudesse, les conseiller avec douceur et, s'ils refusent nos avis, ne point s'obstiner », qu'entre père et fils : « Lorsque tu bois de l'eau, souviens-toi de la source » ; souverains et sujets : « A bons princes, bons ministres ; à bons ministres, bons sujets ».

Il a conçu une société idéale où la notion de justice chasse celle de charité, société structurée sur des principes moraux et où le prestige des règles traditionnelles supplée à la rigueur d'une loi codifiée. A la contrainte de cette loi, il substitue l'influence des modèles.

Peut-on imaginer, alors que nous appartenons à une société construite essentiellement sur des interdits codifiés, qu'une telle pensée ait pu avoir un écho si profond et intime sur les êtres, qu'elle a conditionné leur comportement et réglé les rapports humains sans la menace d'une répression matérielle ?

Sans doute s'adressait-elle à des individus pour lesquels la foi et la discipline individuelle occupaient la place de notre incrédulité et de notre agitation.

Comment ne pas apprendre en effet quelque chose des vieux sages de la Chine, de « ceux-là qui contemplaient l'éternité dans le cristal d'une goutte d'eau ? »

Toutefois, pour ceux qui éprouveront peut-être un jour le désir de pénétrer dans ce monde lointain et fuyant, nous citerons ce proverbe issu de la sagesse populaire : « Mille milles s'amorcent sous tes pieds, qu'importe que tu avances lentement, si tu avances. »

Et puisque la pensée chinoise, dès qu'elle s'élève un peu, obéit à des accents poétiques, notre manière de conclure sera de vous offrir simplement, pour le plaisir, un poème choisi parmi tant d'autres à votre intention :

Il a plu très longtemps.

Au-dessus des bois s'attarde la fumée qui respire doucement.

Quand le millet sera cuit, on le fera porter aux hommes dans les
[champs.

Au-dessus des prairies mouillées vole une aigrette blanche,

Dans la moitié d'ombre de l'été, un loriot jaune apelle.

Et moi, sur la colline, je réfléchis en regardant l'hibiscus matinal.

Je mange sous les pins un repas de légumes,

J'effeuille un tournesol tout couvert de rosée.

Je suis un vieil homme des champs.

Pourquoi courir après la fortune et les places ?

Les mouettes n'ont plus peur de moi, ni moi de rien, qui ne suis
[rien.

